

pas faite, ce qui est rare pour les anecdotes qu'on écrit.

C'était hier, si vous voulez, à la dernière commémoration nationale que nous avons célébrée. Nous étions je ne sais combien de badauds attroupés devant les tréteaux d'un paillasse, tout heureux d'avoir retrouvé enfin quelque part ce discoureur en plein vent, dont on nous a depuis long-temps privés. L'orateur populaire (Dieu me pardonne si je le dénonce!) après avoir dit à son auditoire ses mariages malencontreux et tout ce qui s'était passé dans la maison paternelle de sa mère, s'avisait, pour mieux divertir la foule, de lui réciter une série de quolibets politiques, que je suis bien sûr d'avoir lus dans un journal. Il y en avait de mordans contre une espèce d'hommes qu'on appelle carlistes, de cruels contre une sorte de chose qu'on nomme juste-milieu, de sanglans encore contre des souverains qui sont chez eux, bien loin de nous, assis tranquillement sur leurs trônes et faisant manoeuvrer leurs soldats. Tout cela fut écouté dans le silence le plus indifférent, sans soulever la plus légère sympathie, sans provoquer le

moindre sourire, comme si le farceur eût parlé une langue inconnue. Mais enfin arriva une plaisanterie sur le choléra-morbus, sujet de bons mots s'il en fut, comme bien vous savez. Alors ce fut une explosion de gaieté, un tonnerre de rires éclatans qui s'échappa de l'assemblée. — Heureux et bon peuple, répéterai-je, dont on ne pouvait provoquer l'hilarité qu'en lui parlant d'un fléau qui le désolait en ce moment, qui entassait morts sur morts et teignait de noir toutes les familles. Excellente race d'hommes qui, avec un gouvernement et des partis, ne trouve à se moquer que de la peste!

Pour entendre de ces choses-là, il faut avoir touché les premières limites du terrain consacré aux jeux; il faut avoir subi le tintamarre étourdissant des tambours et des trompettes qui appellent des spectateurs à toutes ces merveilles foraines cachées derrière un rideau de toile à matelas, embusquées sur le passage de la foule, essayant à l'envi de la débaucher, de l'enlever d'avance aux divertissemens gratuits qu'elle retrouvera plus tard, de saisir dès l'abord l'étreinte de sa curiosité. Il faut encore avaler la poussière

que soulèvent tant de pieds trainans, recevoir l'odeur qui s'exhale des cuissons et des fritures, et prendre garde de se heurter contre les chevaux de bois, les chars roulans dans une coulisse circulaire, et les nacelles aériennes, où les habitans de la banlieue viennent faire l'essai du mal de mer. Il faut éviter aussi l'adresse équivoque des tireurs d'arquebuse, qui font pleuvoir de tout côté une grêle de cailloux sur d'innocentes poupées, et les boules qui vont chercher des morceaux de vitres, et les lapins ou les canards qui attendent tristement dans quelle main les jettera le sort d'un jeu dont ils sont le prix. Quand vous aurez échappé à tout ce bruit, à toutes ces séductions qui veulent vous arrêter sur le chemin, et forment l'avant-scène de la fête officielle, vous la voyez se développer dans toute sa splendeur et avec son ordonnance ingénieuse. Des mâts sont dressés, au sommet desquels se balancent la timbale, la montre, la bourse et le couvert d'argent. Un petit nombre de jeunes gens hardis prendra sa part de l'espérance, de l'entreprise et du triomphe. Mais il y aura, chez plusieurs milliers de spectateurs, des risées sans fin pour les tentatives malheureuses, pour les

lourdes et honteuses défaites, pour l'intervention souveraine du garde municipal qui empêche les fraudes ou les passe-droits, et, enfin, des acclamations pour les vainqueurs qui descendront, hideux de sueur, de sang et de poussière, mais fiers de leur réussite, et munis de leur conquête qu'attend le Mont-de-Piété. Après cela, vous trouverez les théâtres sur lesquels on représente exclusivement des scènes militaires. Car le courage guerrier, l'honneur de l'uniforme et du drapeau forment le culte le plus profondément gravé dans les croyances populaires. Il ne se passe pas de bonne fête sans qu'il en coûte quelques horions, quelque dérouté complète aux figurans revêtus de l'uniforme russe, espagnol ou musulman, sans que la vivandière classique fasse heureusement le coup de sabre avec un général étranger, sans que l'étendard français, quelle qu'en soit la couleur, finisse par flotter vainqueur au milieu d'une dernière fusillade. Quand on est en paix avec tout le monde, et qu'on veut y rester, on s'arrange pour que l'ennemi n'appartienne visiblement à aucune puissance connue, pour battre des soldats sans patrie, et emporter d'assaut des villes anonymes. De cette

façon, on fournit au peuple des exploits de guerre qui ne compromettent pas la diplomatie, et on lui donne, sans blesser personne, son contingent de victoires. La corde lâche et la corde tendue vous offriront ensuite des amusemens plus vulgaires, qui ne s'adressent pas si éloquemment au sentiment patriotique, mais qui n'en attirent pas moins l'attention, l'intérêt et les regards. Puis, si vous avez le cœur à la danse, des orchestres nombreux, semés en grand nombre, vous arrangeront à leur manière les plus jolis airs des opéras nouveaux. Et tout cela durera pendant dix heures consécutives, toujours recommençant, sans changement, sans épisode, sous le feu du soleil ou à la lueur des lampions; car la Préfecture n'en sait pas davantage, et le peuple en trouve assez.

Cependant on sent qu'il manque quelque chose à cet emploi d'une agréable journée. Malgré toute la bonne volonté que met la population de Paris à s'étonner de ce qu'on lui montre en plein air, à s'extasier devant des choses qu'elle peut se procurer durant le cours de l'année, à son aise, sans fatigue et pour une faible dépense;

elle voudrait bien rire à gorge déployée, ce qu'elle ne peut faire tous les jours. Elle semble se lasser de son attitude admirative et chercher quelque distraction plaisante, animée, tapageuse. Le dirai-je? elle regrette ces distributions de vin et de comestibles qu'un respect hypocrite pour ce qu'on appelle sa dignité a fait supprimer depuis quelques années. Et pour ma part, j'aimerais bien à voir arriver le temps où chacun s'occuperait de ce qui le regarde, exprimerait seulement des vœux dans lesquels il serait intéressé, et ne plaiderait rien de plus que sa propre cause. Que ceux qui savent écrire repoussent avec mépris les pensions, les emplois, les gratifications, les rubans; qu'ils se liguent généreusement, comme je suis très-sûr qu'ils le font, pour mettre les gouvernemens dans l'embarras de placer leurs faveurs, je comprends, j'approuve, j'admire cette fierté d'âme qui dédaigne ce qu'on lui tend avec dédain, et ne veut que des profits noblement gagnés, fruits du travail et témoignages du succès. Mais puisque le peuple n'a jamais fait d'émeute contre les buffets, puisqu'on ne l'a pas vu renvoyer avec mépris à la tête des distributeurs les cervelas et les pâtés

qui venaient bondir sur la sienne, puisqu'on ne nous raconte pas que le vin ait coulé de la tonne municipale sans trouver un broc empressé pour le recevoir, puisqu'enfin ces hommes de peine, et de travail, qui ne demandaient pas, eux, mais qui recevaient avec tant de plaisir ce qu'on leur offrait, et se le disputaient avec tant de gaité, n'ont pas été consultés dans une chose qui les concernaient seuls, il me semble qu'on n'aurait pas dû se presser si fort de leur ôter un de leurs divertissemens. Car c'était mal juger, en effet, que de trouver là une aumône flétrissante, une libéralité brutale, une épreuve moqueuse faite sur la faim et la misère. Ce n'est pas ainsi que pensaient ceux qui en prenaient leur part. Ils n'y cherchaient guères qu'une occasion de montrer leur force ou leur adresse, d'essayer leur bonheur; et s'il en résultait, au milieu de mille accidens risibles, quelques luttés sérieuses, quelques contusions, on leur a fait savoir qu'ils pouvaient courir plus de risques pour moins de profit.

Au moins ne leur a-t-on pas ôté les spectacles gratis, dernier reste de nos gaies saturnales,

et dont plusieurs théâtres attendent le retour pour apprendre ce que c'est qu'une chambrée complète. Les spectacles ne sont cependant plus pour le peuple une de ces choses presque mystérieuses, dont il approchait rarement. Qu'il se soit élevé jusqu'à eux, ou qu'ils soient descendus jusqu'à lui, toujours est-il qu'il en connaît parfaitement aujourd'hui tous les prodiges. Aussi ne sont-ce pas les émotions et les merveilles de la scène qui font pour lui le charme principal de ces représentations; c'est la joie de s'y trouver le maître, de s'y installer sans façon, de pouvoir échanger sans contrainte, dans les entr'actes, ces interpellations bruyantes, ces paroles souvent pleines de sel et de malice, qui montent du parterre jusqu'au cintre, où elles reçoivent de plaisantes reparties. C'est pour cela qu'il ne s'offense pas de ce qu'on ait excepté quelques loges de l'envahissement général. Il n'est pas fâché qu'on sache comment il est chez lui. C'est pour cela aussi qu'il se montre peu difficile sur le choix de la salle où il doit se porter. Il va aux Français comme à l'Opéra. Tout lui est bon, parce qu'il sait qu'il est, à ses propres yeux, le personnage le plus intéressant de la fête qu'on

veut lui donner. Il fait, à son tour, comme le beau monde; il va se voir.

Mais ce qui caractérise surtout un anniversaire de notre époque, ce qui lui donne une physionomie toute moderne, c'est la revue de la garde nationale; ce sont ces formidables bonnets, ces schakos élégans; ces armes brillantes, ces sacs menteurs, ces habits à couleur éclatante, ces plumes, ces buffleteries, ces épauettes, qui couvrent et déguisent tous les rangs de la bourgeoisie, qui ne laissent apercevoir aucune trace de l'occupation ou de l'industrie à laquelle la vie de chacun est enchaînée. C'est encore la banlieue, aux pieds poudreux et au teint hâlé, venant de loin exercer, sous les armes, le droit de cité qu'elle a conquis. C'est toute une journée d'habitudes militaires, telles que le théâtre les a faites, et copiées avec une admirable facilité par le bureau, le comptoir ou l'établi. Ce sont les propos joyeux, les galantes témérités, les libations fréquentes qui remplissent la longue attente du moment solennel où l'on prendra ses rangs, où l'on passera, la démarche fière, le jarret tendu et l'œil distrait, devant toute une

famille, heureuse de voir le chef du ménage au port d'armes. Et pourtant je ne sais comme il se fait que, lorsque tous les citoyens ont endossé l'uniforme, il se rencontre encore des milliers d'autres citoyens pour les regarder; comment, lorsque la chaussée des boulevards et couverte de bataillons, les contre-allées, les balcons, les croisées, les tréteaux, sont peuplés aussi de jeunes élégans, à qui l'habit de l'état-major ou du garde à cheval siérait si bien, de grands flâneurs qui feraient de superbes grenadiers, et de gros gaillards aux mains épaisses, au visage rebondi, qui porteraient si agréablement la hache et la barbe du sapeur. Regardez dans les lignes, vous croirez que personne n'y manque; cherchez parmi les spectateurs, vous croirez que toute la ville s'y trouve. Pour ma part, je ne vous dirai pas où je suis.

Enfin, quand tout le monde est bien rassasié de voir, bien las de marcher, une sorte de bivouac s'accroupit devant la place d'où le feu d'artifice doit jaillir. C'est là en effet le suprême effort de toutes les réjouissances, le dernier adieu du programme, le bonsoir de la préfec-

ture. Après trente ou quarante fausses alertes que les gens d'esprit ne manquent jamais de répandre, les fusées s'élèvent, un temple se dessine en traits de feu; la gerbe resplendissante éclate, s'étend, se développe et retombe avec fracas. Une épaisse fumée plane sur le lieu qui vomissait des flammes, et la cité entière s'écoule vers ses demeures. De tous ces apprêts, de tout ce bruit, de toute cette dépense, il ne reste rien que des mémoires à payer.

Et si, au milieu du tumulte, vous avez perdu votre femme ou votre enfant; s'il vous est tombé sur la tête une baguette ou un lampion; si vous avez couru risque d'être étouffé par la foule; si, profitant de votre absence, des voleurs, qui n'étaient pas à la fête, ont pillé votre logis, vous aurez la satisfaction de lire le lendemain dans le journal :

« Aucun accident n'est venu troubler cette belle journée. »

LE JOUR DE L'AN.